

VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 87, 122, 148 et 171.)

—Qui va là ? cria Paul en se mettant instinctivement sur la défensive.

—L'ai-je tuée ? répondit une voix.

—Frédéric ! continua Paul en le reconnaissant. C'est vous ?

—En personne.

Frédéric Mallet se fraya un passage dans la haie de noisetiers que jalonnaient des chênes, et apparut.

—Vous braconnez donc, mon cher Paul ? dit-il. Quel singulier métier faites-vous ici, et à cette heure ?

—Et vous ? dit Paul.

—Moi, je ne fais rien que de fort ordinaire. Je suis tranquillement là grande route. Je reviens de la chasse.

—Moi aussi.

—Ah ! et vous vous amusez à tirer des chouettes ?

—Vous aussi, je crois. La preuve...

Il poussa du pied l'oiseau inanimé.

—Vous ne l'emportez pas ? reprit-il.

—Que voulez-vous que j'en fasse ? j'ai mieux que cela dans mon carnier. Prenez-la pour clouer à la porte de votre manoir.

—Mon manoir ne se pare que des dépouilles des animaux tués par moi.

—Vous avez l'air triste, mon cher Paul ?

—Triste ? non. Cette sottise bête m'a impatienté.

—Vous revenez de la chasse ; avez-vous diné ? Allons souper à Fontjaudran.

—Merci. Je n'ai pas faim.

—Vous êtes bien heureux. J'ai une faim de loup.

—Alors, bonsoir.

—Je regrette de vous quitter si vite. On ne vous voit plus.

—On me verra encore moins. Je pars.

—Pour où ?

—Paris.

—Ah ! je comprends : quelqu'un à consoler.

Frédéric sentit pour Paul un redoublement d'amitié, et fut sur le point de raconter son amour pour mademoiselle du Breuil. Mais l'appétit et la circonspection peut-être l'en empêchèrent.

—Je suis fâché que vous refusiez mon souper, reprit-il. Voyons, décidez-vous. Dans une demi-heure nous serons à table.

—Merci. Je ne puis réellement pas.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main. Frédéric regagna la route et se remit en marche.

—On vous reverra bientôt ? ajouta-t-il tout en s'éloignant

—Oui, oui ; le plus tôt possible.

—Dites donc, Paul, reprit Frédéric en s'arrêtant et en le rappelant, si vous êtes encore ici mer-